

Une histoire de la philosophie

03 Les sophistes grecs

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Nous avons passé deux jours à parler des présocratiques, et j'espère que vous avez désormais une bonne compréhension de leur pensée. On les considère généralement comme des spéculations cosmologiques pré-scientifiques, mais en parallèle, et même à la base de tout cela, se trouve leur tentative de comprendre ce parallèle remarquable entre l'unité ordonnée de la nature, l'unité ordonnée d'une cité-État et l'unité ordonnée de la vie morale, telle qu'elle devrait être, du moins. Et par conséquent, ce que l'on pourrait appeler le fondement métaphysique de la morale.

Réfléchir en termes d'éthique ancrée dans la nature même de la réalité. Un fondement métaphysique de la morale. Or, lorsque nous nous intéressons, comme c'est le cas maintenant, aux sophistes, nous constatons que, pas tous, mais dans leur ensemble, ils réagissent contre ce qui s'est passé auparavant.

Cela ne leur plaît pas. Et en fait, si l'on ajoute aux deux points que nous avons soulignés concernant les présocratiques, si l'on ajoute le troisième point que nous avons évoqué au passage, à savoir leurs tentatives de comprendre, ou l'ébauche d'un concept de Dieu, ils sont également sceptiques à ce sujet. Ainsi, ce que l'on trouve chez les sophistes, c'est avant tout un scepticisme quant à la possibilité de connaître la vérité sur la réalité.

À propos de la nature. Et le terme nature, pour les Grecs, désigne simplement ce qui est. Scepticisme quant à la connaissance de la vérité sur la réalité.

C'est comme si, plutôt que de s'engager dans les querelles entre les différents groupes de présocratiques, de monistes, de pluralistes et autres, ils lançaient en substance un « fléau » à tous vos camps et à votre entreprise tout entière. Ils n'en veulent tout simplement pas. Ils y renoncent.

Parmi leurs griefs, on retrouve par exemple l'incompatibilité constante des différentes positions. Ou ce qu'on appelle parfois, surtout ces dernières années, l'incommensurabilité de certaines positions. Il est tout simplement impossible de traduire l'une dans le langage de l'autre.

Ils ne sont tout simplement pas compatibles. Ils ne s'accordent pas. Ils se séparent.

Mais il y a aussi l'équivalence des arguments. L'équivalence signifie simplement que les arguments pour n'ont pas plus de poids que les arguments contre. Ainsi, les

arguments en faveur d'une position sont annulés par les arguments en faveur d'une autre position ou par les arguments contre la première position.

Au fur et à mesure. Et ces caractéristiques, qui apparaissent dans certains suffixes, sont typiques du scepticisme dans l'histoire ultérieure. Il existe certains types d'arguments en faveur de la position selon laquelle on ne peut connaître la vérité.

L'argument de l'équivalence des arguments est caractéristique. On insiste à nouveau sur l'incommensurabilité des alternatives. Et, bien sûr, sur l'incompatibilité et la contradiction inhérentes à toute la gamme des points de vue différents.

Si les sophistes désapprouvent et rejettent la cosmologie pré-scientifique des présocratiques, que font-ils au lieu de chercher la vérité ? Ils délaissent la quête du savoir pour se consacrer à la rhétorique, c'est-à-dire tenter de persuader par des moyens non logiques. Vous voyez.

Ainsi, si l'on veut, les sophistes semblent se consacrer à la rhétorique plutôt qu'à la philosophie, et plus particulièrement à la rhétorique qu'à toute science. Il faut garder à l'esprit que, jusqu'aux alentours de 1800, le mot « science » désignait simplement une connaissance théorique.

Je suis donc sceptique quant à leur cosmologie . De plus, leur intérêt se porte davantage sur les affaires pratiques que sur les questions théoriques. Dans les affaires pratiques, on s'attendrait, du moins en suivant la pensée présocratique, à ce que des préoccupations éthiques émergent.

Le souci d'une vie bonne et harmonieuse, fondée sur une morale ancrée dans la nature des choses , est une préoccupation partagée par beaucoup . Les sophistes , quant à eux, préfèrent une conception conventionnelle de la morale.

Il s'agit simplement d'une question d'accord social, de pratique sociale, ce que l'on pourrait appeler un contrat social, et donc assez relativiste. Ces conceptions sont davantage axées sur la réussite, le fait de remporter un débat ou une dispute, que sur la recherche de la vérité et de la justice. Vous voyez.

C'est du moins l'impression que nous donnent certains de leurs fragments et les écrits de Platon et de Socrate. Autrement dit, on retrouve chez les sophistes l'attitude de Démocrite et son matérialisme. À ceci près que les sophistes n'ont pas de métaphysique matérialiste ; ils n'ont pas de métaphysique tout court .

Démocrite, vous vous en souvenez, rejetait l'idée que la morale soit fondée sur la nature de la réalité , ordonnée d'une manière ou d'une autre par un principe rationnel. Non, pour Démocrite, le cours des choses est une question de hasard. Alors, profitez de votre savoir, mais évitez les excès douloureux.

Certes, certains sophistes sont hédonistes, mais en tout cas, ils rejettent toute notion de loi morale naturelle qui commence à apparaître chez les présocratiques. Ils rejettent toute notion de loi morale naturelle. Une morale fondée sur la nature des choses .

Au lieu de s'y opposer, on propose le relativisme éthique. Un relativisme éthique assez radical. Si vous souhaitez approfondir cette question, les écrits récents du philosophe Alasdair MacIntyre méritent toute votre attention.

Alasdair MacIntyre, aujourd'hui à Notre Dame, a écrit une trilogie sur l'histoire de l'éthique, que je mentionnerai plus loin . Il estime qu'en tentant de nous détourner d'une éthique des rôles, où les différentes approches sont si incommensurables, on n'aboutit à rien. Il ne s'agit pas de se tourner vers le relativisme, qu'il rejette également, mais plutôt vers une éthique qui met l'accent sur les vertus.

Une tradition qui puise ses racines chez Platon et Aristote. Son dernier ouvrage sur le sujet s'intitule « Trois versions rivales de l'enquête morale ».

L'une de ces versions s'apparente à l'éthique des Lumières du XVIII^e siècle, qui considérait l'éthique comme une science en constante progression jusqu'à ce que nous parvenions tous à un consensus parfait sur le bien, le juste et tout le reste. L'autre, représentée par des penseurs comme Nietzsche, est une éthique relativiste, privilégiant la recherche du pouvoir à celle de la justice. On y retrouve d'intéressants échos de certains sophistes.

La troisième est une éthique de la vertu qui remonte à la tradition platonicienne et aristotélicienne. Il la trouve beaucoup plus amplement développée chez Thomas d'Aquin. C'est donc un sujet très intéressant.

C'est là que se situe le cœur du débat actuel sur la théorie éthique. Il est intéressant de constater à quel point ce débat remonte à l'Antiquité. Autrement dit, selon MacIntyre, pour comprendre la situation des années 1990, enfin, des années 1980, puisqu'il a écrit dans les années 1980, même si nous sommes maintenant dans les années 1990, il faut remonter très loin dans le temps, jusqu'à la Grèce antique.

Vous voyez. L'histoire de comment nous en sommes arrivés là. Eh bien, de plus, comme je l'ai indiqué, les sophistes sont sceptiques quant à la possibilité de connaître quoi que ce soit sur Dieu.

S'il existe un Dieu ou des dieux... Or, si vous examinez quelques extraits de textes sophistes dont nous disposons, vous comprendrez ce point. Voir page 53 de Kaufman.

Page 53. Où vous trouverez quelques extraits de Protagoras. Le premier est encore très souvent cité aujourd'hui.

Vous l'avez sûrement déjà entendu. En résumé, l'homme est la mesure de toute chose. D'accord.

Vous le remarquez dès le premier paragraphe , tout en bas de la page 53. De toutes choses, la mesure est l'homme. De ce qui est, ce qu'il est.

Des choses qui ne sont pas, qu'elles ne sont pas. D'accord. Qui dit ce qui est ? Voyez-vous.

L'individu, semble-t-il, est le juge. C'est nous qui créons notre vérité. La vérité semble être une construction plutôt qu'une découverte.

Voilà une anticipation intéressante de ce qu'on entend parfois dire sur la situation actuelle. Avez-vous lu le best-seller d'Alan Bloom, paru il y a quelques années, intitulé « La fermeture de l'esprit américain » ? Vous vous souvenez peut-être qu'il déplore que les étudiants d'aujourd'hui parlent comme si la vérité et le mensonge n'existaient pas. Comme si la vérité et le mensonge n'existaient pas.

Bien ou mal ? Non. Nous créons nos propres valeurs.

Vous voyez, ce qui est vrai pour moi ne l'est pas forcément pour quelqu'un d'autre. L'homme est la mesure de toute chose.

En ce sens, la maxime du protagoniste est souvent considérée comme l'incarnation même du relativisme. Et si vous regardez la page suivante, la 54, paragraphe 4, à propos des dieux...

Je ne peux savoir s'ils existent ou non, ni à quoi ils ressemblent. Les obstacles à la connaissance sont nombreux : l'obscurité du sujet et la brièveté de la vie humaine.

Bon, peut-être sommes-nous d'accord sur l'obscurité du sujet et la brièveté de la vie humaine. Mais remarquez son pessimisme général quant à la possibilité de la connaissance. Et, chose intéressante encore, 6B, ce petit précepte : « Faire de la cause la plus faible la cause la plus forte ».

Je ne sais pas ce qu'il avait en tête. Mais donner plus de force à la cause la plus faible me paraît plutôt contre nature. Voyez-vous ?

Comme s'il y avait une inversion de l'ordre ! Enfin, Protagoras. Les extraits suivants sont tirés de Gorgias.

Et ici, le scepticisme est flagrant. Ce passage est tiré , soit dit en passant, de Sextus Empiricus. De son exposé sur le pyrrhonisme, je crois.

Sextus Empiricus était un auteur romain qui a tenté de dresser une sorte de synthèse historique du scepticisme. C'est là qu'apparaît Gorgias. Remarquez les trois points principaux de cette synthèse au début.

1. Rien n'existe. 2. Si quelque chose existe, c'est incompréhensible. On ne peut le connaître.

3. Si une chose est compréhensible, si on peut la connaître, elle est incommunicable. On ne peut en parler. Difficile de trouver un scepticisme plus radical.

Rien n'existe. Enfin, vous dites que vous n'en êtes pas sûr. Très bien, si quelque chose existe, je ne peux pas savoir ce que c'est.

Eh bien, je n'en suis peut-être pas certain. Mais même si je le savais , je ne pourrais le dire ni à vous ni à personne d'autre. Je ne pourrais en parler.

Vous voyez, remarquez la nuance : « enfin, je n'en suis pas certain, mais même si je le savais... ». Car un sceptique absolu est celui qui ne peut affirmer que rien n'existe. S'il sait cela, il n'est pas un sceptique absolu.

Un sceptique absolu ne peut pas dire : « Je ne peux rien savoir. » S'il le pouvait, il ne serait pas un sceptique absolu. Un sceptique absolu peut seulement dire : « Pour autant que je sache, je ne peux rien savoir. »

À ma connaissance, rien n'existe. Enfin, si quelque chose existe, alors... Et voilà, on le trouve dans le cher vieux Gorgias. Remarquez comment il développe cette idée dans l'épître aux Romains, chapitre 2, en bas de la première colonne, page 55.

Si les concepts de l'esprit ne sont pas des réalités , c'est-à-dire si ce à quoi nous pensons n'est pas réel, la réalité ne peut être pensée. La réalité ne peut être pensée. Si nous ne pouvons pas y penser, la réalité ne peut être pensée.

La question est donc de savoir s'il existe une correspondance entre la pensée et la réalité. Il suppose qu'il considère la vérité comme une forme de correspondance entre la pensée et la réalité. Mais s'il n'y a pas de correspondance, alors il semble que nous soyons incapables de penser la réalité.

Ou consultez Romains 3, où il aborde le problème de la communication. Six lignes plus loin dans ce paragraphe, il est dit que le moyen de communication est la parole.

La parole ne se confond pas avec les choses existantes. Nous ne communiquons donc pas les choses qui existent, mais seulement la parole. Et, en définitive, la parole ne peut jamais représenter exactement ce qui est perceptible.

Les perceptibles sont, de toute évidence, ce que nous percevons. La parole ne peut jamais représenter exactement ce que nous percevons, car elle en est différente. Et les perceptibles sont appréhendés par chaque type d'organe sensoriel.

La parole utilise un autre organe. Par conséquent, puisque les objets de la vue ne peuvent être présentés à aucun autre organe que la vue, les différents organes sensoriels ne peuvent échanger d'informations. De même, la parole ne peut fournir aucune information sur les choses perceptibles .

Ainsi, si quelque chose existe et est compris, cela ne peut être communiqué.
Conclusion. Mais dans la suite du texte, remarquez ce qui est attribué à Gorgias.

Voyez cet inconium sur Hélène. Paragraphe 1. De quelles vertus parle-t-il ? La gloire d'une cité réside dans le courage de ses hommes, la beauté de son âme, la sagesse de ses actes, la vertu de ses paroles et la vérité. Il est juste, en toutes circonstances, de louer ce qui est louable et de blâmer ce qui est blâmable .

Remarquez ce mélange de vertus. Parler de courage et de beauté, c'est faire référence aux vertus héroïques d'antan. Vous voyez ? Les vertus héroïques.

Ce qu'il entend par sagesse n'est pas clairement défini. Ce terme peut se traduire par prudence. Et la prudence pourrait simplement consister à se protéger soi-même en tenant compte des conséquences.

Il semble donc que Gorgias fasse ici référence aux vertus héroïques. Celles-ci apparurent chez certains Grecs anciens et furent critiquées par des auteurs comme Hésiode, qui accordaient bien plus d'importance à la justice qu'au courage, à la beauté, etc.

En poursuivant votre lecture, reportez-vous au paragraphe 8 de la même page. La parole est une force immense qui accomplit les œuvres les plus divines par sa forme la plus infime et la plus discrète. Elle peut apaiser la peur, dissiper le chagrin, susciter la joie et accroître la compassion.

Le pouvoir de la rhétorique. Bien sûr, vous savez ce que c'est que d'être galvanisé par un discours, un orateur, vous voyez. Vous ne vous souvenez probablement pas du discours original « I Have a Dream » de Martin Luther King.

Je me souviens d'être assis devant la télévision, d'écouter et de regarder ça, et d'avoir envie de me lever et d'applaudir. La rhétorique peut faire des merveilles. Eh bien, regardez le paragraphe 12 à la page d'en face.

La persuasion par la parole équivaut à un enlèvement par la force. Oh, je n'avais pas le choix. Et dans le chapitre 13, la persuasion, combinée à la parole, peut aussi produire n'importe quelle impression sur l'âme.

Manipulateur. Et 14, le pouvoir de la parole sur l'âme peut être comparé à l'effet des drogues sur le corps. Il vous endort.

D'accord. Donc, ce que Gorgias perçoit, c'est l'immense potentiel du bien comme du mal. Quoi qu'il en soit, en matière de rhétorique, on peut le définir ainsi.

Et puis, voyons voir. Non, je crois que nous en avons assez dit sur Gorgias. Parmi les autres sophistes dont nous ne possédons pas d'extraits, mais qui apparaît assurément comme personnage dans certains dialogues de Platon, notamment dans la République, figure Thrasymaque.

On trouve quelques allusions à lui chez Stumpf, dans son récit sur les sophistes. Mais c'est à Thrasymaque qu'on attribue le dicton selon lequel la justice est l'intérêt du plus fort.

Ou si vous préférez, peut-être Ce sont ceux qui exercent le pouvoir qui dictent ce qui est juste. C'est précisément la thèse que Friedrich Nietzsche a développée vers 1900 dans son ouvrage sur la généalogie de la morale.

Oui, en effet. Thrasymaque apparaît donc comme, en quelque sorte, un relativiste éthique. Or, le relativiste éthique considère que le pouvoir de la persuasion morale repose sur la rhétorique.

Qu'y a-t-il de si important dans la rhétorique ? C'est qu'elle fait appel aux émotions plutôt qu'à la raison. Et d'ailleurs, pour appuyer mon propos, avez-vous remarqué comment je me suis penché en avant et, avec une éloquence certaine, j'ai dit : « Elle fait appel aux émotions », et je touche vos émotions, vos sentiments, en disant cela. Ce n'est pas que la rhétorique soit mauvaise en soi.

Il est mal de faire appel aux émotions . Mais il est mal de manipuler les émotions lorsque la raison est désactivée, court-circuitée, anesthésiée, droguée. Voilà la différence.

Ceci soulève un contraste fascinant que nous allons explorer en abordant Socrate et Platon : l'opposition entre la réflexion rigoureuse, l'argumentation réfléchie et l'enquête philosophique, et le recours à la rhétorique. Comment influencer les

opinions ? Par quelle méthode ? Uniquement par la manipulation des émotions ? Ou bien, tout simplement, par une pensée solide qui se révèle convaincante ?

Voici donc le portrait des sophistes. On dit parfois qu'il ne représente pas l'ensemble de la situation. En effet, voici un extrait d'Antiphon de la même époque.

Qui, comme l'indiquent les notes de notre rédacteur, était peut-être un sophiste. La question est sujette à controverse. Et Antiphon semble, dans ce conflit, être plutôt du côté des gentils que des méchants.

Voyez à la page 59, où Antiphon dit : « La justice ne consiste pas à transgresser la loi de l'État dont on est citoyen. Un homme peut se comporter au mieux en accord avec la justice si, en présence de témoins, il respecte les lois, et en leur absence, il respecte les lois de la nature. » Remarquez maintenant que les lois de la nature...

Les lois sont imposées artificiellement. Celles de la nature sont impératives. Où est l'autorité supérieure ? Les lois sont le fruit d'un consentement, non d'une évolution naturelle.

Tandis que les lois naturelles ne relèvent pas du consentement. Si vous n'êtes pas d'accord avec une loi morale naturelle, tant pis pour vous. Cela n'affecte en rien la loi morale elle-même ; cela vous affecte personnellement.

Le fait que certains ne respectent pas les Dix Commandements ne constitue pas une critique des commandements eux-mêmes ; c'est une critique de ceux qui ne les respectent pas. Voilà le genre d'argument qu'il avance. Ainsi, si celui qui transgresse le code de lois échappe à ceux qui ont approuvé ces édits, il évite le déshonneur et la punition.

S'il ne se soustrait pas à ceux qui ont édicté les édits, il ne peut y échapper. Il est pris et puni. Mais si un homme enfreint les lois inscrites dans la nature, même s'il échappe à toute détection humaine, le mal n'en est pas moins grave.

Et même si tous le voient, le mal n'en est pas plus grand. Il n'est pas lésé par une opinion, en l'occurrence, mais par la vérité des faits.

Ainsi, Antiphon se range clairement du côté d'auteurs comme Hésiode et Sophocle. La transition semble donc évidente. Regardez en haut de la page 60 : vous y trouverez un autre paragraphe.

Nous vénérons et honorons ceux qui sont nés de pères nobles. Mais ceux qui ne sont pas nés de familles nobles, nous ne les vénérons ni ne les honorons. En cela, nous sommes semblables à des barbares.

Ah, les vertus héroïques ne comptent pas. Vous voyez ? La noblesse de naissance. L'allure aristocratique.

Ça ne compte pas. À cet égard, nous sommes comme des barbares. Nous sommes tous, par nature, égaux en tous points, barbares et Grecs confondus.

Et il est libre pour tous d'observer la loi naturelle, qui est obligatoire. Le contraste devient alors assez clair . Des commentaires ? Des questions ? Vous voyez le genre de questions que cela soulève .

Le désaccord philosophique, tel qu'on l'observe chez les présocratiques, signifie-t-il nécessairement que le seul aboutissement sera le scepticisme et le relativisme ? Concernant la vérité et le bien ? Non. Pas forcément. La seule alternative est-elle de substituer la rhétorique et la soif de pouvoir à la recherche du savoir ? Non.

Pas nécessairement. Mais remarquez, s'il doit y avoir une autre alternative, il nous faut une théorie de la connaissance qui puisse affirmer que la connaissance est possible. Vous voyez ? Le problème des présocratiques n'était peut-être pas qu'ils cherchaient la connaissance, mais qu'ils n'étaient pas assez méthodiques dans leur démarche.

Ils spéculaient, ils tâtonnaient. Une sorte de conjecture intellectuelle. Ils échaufaudaient des scénarios plausibles.

Plutôt que de résoudre le problème, la question, les difficultés, pour parvenir à une sorte de conclusion, nous cherchons une méthodologie de la connaissance. Or, les présocratiques en étaient apparemment dépourvus.

C'est précisément ce à quoi Platon et Aristote s'attaquent. Mieux encore, ils répondent à ce besoin évident. Et la tentative de comprendre la nature même de la connaissance en relation avec les méthodologies de la connaissance constitue, bien entendu, la branche de la philosophie connue sous le nom d'épistémologie.

Ainsi, cette part du programme philosophique, tacite chez les présocratiques , devient une composante explicite, et même majeure, de Platon à nos jours.

Jusqu'ici, j'ai parlé des présocratiques et des sophistes. Socrate est le prochain sujet.

Des questions ou des commentaires sur les sophistes ? Oui. Non. Non, en lisant les écrits de Stumpf, si vous ne l'avez pas encore fait, vous trouverez des observations sur leur style.

Il ne s'agissait pas d'une école de pensée organisée. Ils n'étaient pas tous réunis au même endroit. Le terme « sophiste » signifie littéralement « sage ».

Parce qu'ils se réclamaient de la sagesse. Ils étaient généralement considérés comme des sages. Ces personnes, qui vivaient de manière itinérante, passaient du temps dans une ville, un État ou un autre, pour enseigner aux jeunes.

Des enseignants itinérants. Vous voyez. Et ils prétendaient leur enseigner le bien.

Mais que faisaient-ils réellement ? Voyez-vous, le reproche est qu'ils ne leur enseignent pas la connaissance du bien et du vrai. Ils leur enseignent des techniques rhétoriques. Comment réussir dans la sphère publique en tant que jeune aristocrate.

Comment réussir dans la vie ? Comment se faire des amis et influencer les autres ? C'est pourquoi Platon les considère comme des traîtres à l'héritage de vérité et de justice qu'ils devraient diffuser.

Vous voyez. Oui. Donc aucune coopération entre eux.

Plutôt une poignée de personnes ayant développé ce genre d'idées. Bon, maintenant, parlons un peu de Socrate. Jusqu'ici, j'ai utilisé les noms de Socrate et de Platon de manière quasi interchangeable.

Eh bien, lisez donc ce que Stumpf a à dire. Socrate semble avoir été considéré par les Athéniens comme un autre de ces sages, un peu comme les sophistes, qu'ils assimilaient peut-être à une même catégorie. Autrement dit, il était accepté sans discrimination par ses pairs.

Vous voyez, les sophistes l'étaient aussi. Mais Socrate était différent. Il était différent.

Il a mis au point ce que l'on appelle aujourd'hui la méthode socratique. Comme il le disait lui-même, il suivait la voie familiale : sa mère était sage-femme.

Il a dit qu'il travaillait dans le même domaine. Il est un sage-femme intellectuel qui aide les gens à donner naissance aux idées qu'ils portent en eux. Ces idées, qui se forment dans leur esprit, doivent être exposées au grand jour et examinées.

Il conçoit donc son travail comme un exercice, une sorte de sage-femme intellectuelle. Pourquoi ? Afin que, dans la quête de la vérité, l'âme puisse se développer, se nourrir et se discipliner pleinement. Son principal souci n'est pas le succès, mais l'épanouissement moral de l'âme humaine.

Le soin de l'âme. Et lorsque nous aborderons Platon, nous verrons qu'il poursuit cette même démarche. Le perfectionnement de l'âme est ce qui préoccupe Platon.

Platon connaissait apparemment Socrate et s'est inspiré de sa méthode. Il se trouve qu'il enseignait et écrivait de manière plus systématique, et c'est ainsi que ses écrits nous sont parvenus. Dans nombre de dialogues, Socrate est le personnage principal. Par conséquent, lorsque nous parlons de Socrate, nous parlons en réalité du Socrate que nous connaissons à travers les dialogues de Platon.

On connaît quelques bribes de son histoire grâce à d'autres auteurs grecs. Pas grand-chose. Socrate est donc, en ce sens, le penseur fondateur dont l'œuvre a inspiré à Platon une vision du monde bien plus vaste et systématique.

Socrate nous dit souvent : « Connais-toi toi-même », car c'est seulement en se connaissant soi-même, en connaissant l'état de son âme, qu'on peut favoriser son épanouissement. Et c'est ce soin de l'âme qui est au cœur de sa préoccupation. Or, comment s'y prend-il ? Premièrement, il s'efforce d'amener les gens à réfléchir à la vérité, au bien, aux vertus.

Si vous examinez la liste des dialogues platoniciens que je vous ai donnée, vous remarquerez qu'ils abordent toutes sortes de questions et de vertus. La République de Platon, dans son intégralité, traite de la question : qu'est-ce que la justice ? Elle s'ouvre d'ailleurs sur une discussion entre Socrate et d'autres Grecs, dont certains sont des sophistes, comme Calliclès et Thrasymaque. C'est dans ce contexte que Thrasymaque affirme que la justice, c'est l'intérêt du plus fort.

Que voulez-vous dire par « intérêt » ? Je veux dire, la justice profite aux plus forts, évidemment. Aux plus forts. Oui, à ceux qui ont plus de pouvoir, plus de force.

Ah, vous voulez dire que si les esclaves, étant physiquement en meilleure condition et plus forts, pouvaient renverser les dirigeants, ce serait parfaitement juste, car cela servirait les intérêts des plus forts ? Non, je n'ai pas dit cela. Que voulez-vous dire ? Et Thrasymaque est contraint de nuancer ses propos initiaux, de modifier son hypothèse initiale, un peu hâtive.

Ce processus de questionnement incisif vise à élargir le champ de la pensée, à l'approfondir sans cesse, jusqu'à révéler des contradictions ou des conclusions absurdes, ou encore jusqu'à ce que la vérité, raisonnable, plausible et cohérente, commence à émerger. C'est la méthode socratique. C'est l'accompagnement intellectuel.

Voilà le point de départ de la méthode que Platon nomme dialectique. Attention, il ne faut pas confondre cela avec la dialectique marxiste, la thèse, l'antithèse et la synthèse. Ce terme est employé plus tardivement.

Cette notion de dialectique est littéralement ancrée dans l'étymologie du terme. Ils ont le verbe « lego » pour penser. Logos, bien sûr, est le nom qui lui correspond.

Dia signifie « à travers ». La dialectique consiste donc simplement à réfléchir à quelque chose en profondeur . Rien de bien compliqué.

Réfléchir en profondeur . Mais en y réfléchissant de manière approfondie, en se demandant : que voulez-vous dire par là ? Qu'est-ce que cela implique ? Est-ce logiquement cohérent avec ceci ? Quelles autres implications en découlent ? De temps en temps , nous essayons la méthode socratique en classe. Je l'essaie généralement le premier jour de mon cours d'introduction.

Avant de distribuer le programme du cours (certains d'entre vous s'en souviennent), j'écris le mot « philosophie » au tableau et je dis : « Vous vous êtes inscrits à ce cours, vous êtes des personnes intelligentes, vous savez pourquoi. Qu'est-ce que la philosophie ? » J'obtiens alors une définition approximative , forcément un peu superficielle, comme certains d'entre vous s'en souviennent. Puis, en utilisant la méthode socratique, nous questionnons et remettons en cause ceci, cela et d'autres choses encore, et nous affinons progressivement notre réflexion jusqu'à obtenir une base acceptable pour un certain temps. La méthode socratique.

J'avais un professeur à l'université qui l'utilisait de temps en temps. Je me souviens d'une fois, lors d'un séminaire avancé sur des travaux récents en philosophie, où j'ai fait une remarque sur ce que nous lisions, et le professeur m'a dit : « Très bien, continuez. » Et c'est ainsi qu'une autre idée m'est venue.

Bon, et maintenant ? On y va, on y va, on y va. Réfléchis, réfléchis. Dialectique, il faut bien y réfléchir.

D'accord, voilà la méthode. Que cherche-t-il ? Connaître la vérité, dans le cas de Socrate, sur les idéaux moraux, sur les vertus . Qu'est-ce que la justice ? Qu'est-ce que l'amour ? L'amitié ? Le courage ? Et ainsi de suite.

L'apport de Socrate est donc considérable. Vous connaissez sans doute son histoire, notamment les accusations de corruption de la jeunesse athénienne.

Certes, apprendre aux gens à penser par eux-mêmes est une entreprise risquée. Il est vrai que les parents et les citoyens n'apprécient pas toujours que leurs jeunes commencent à penser des choses qu'ils ne souhaitent pas qu'ils pensent . Enfin, c'est un problème vieux comme le monde.

N'entamez pas une carrière dans l'éducation si vous souhaitez une vie paisible. Socrate, en revanche, était prêt à affronter les épreuves. Et il refusa même, jusqu'au bout, de reculer pour échapper à l'exécution.

Et même lorsqu'il eut l'occasion de s'échapper la veille, il refusa. Il dit, dans ses excuses – et ce passage n'est pas cité, mais il figure dans le texte, page 90 – que la difficulté n'est pas d'éviter la mort, mais d'éviter l'injustice. De renier ce qu'il avait fait parce qu'il croyait que c'était juste, de renier cette trahison, cette vérité.

Et, dit-il ailleurs, la vie vaut-elle la peine d'être vécue si cette part supérieure de l'homme est détruite, l'âme, que la justice élève mais que l'injustice corrompt ? On croirait presque entendre la même chose que ce que disait Jésus : que sert-il à un homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ? Vous voyez ? On retrouve là la préoccupation de Platon, la préoccupation de Socrate. Ce que la médecine et l'exercice sont au corps, les bonnes lois et l'administration de la justice le sont à l'âme.

Et, comme cela est sous-entendu, il perçoit le rôle de la cité-État à cet égard, la fonction du gouvernement et sa pensée politique. En effet, dans les écrits de Platon, on constate que le célèbre homme d'État et orateur athénien, Périclès, est mis en cause. Platon considère Périclès comme un grand homme car il accordait de l'importance à la raison et à la vertu, et il citait Anaxagore et le concept de la raison et du nous régnant sur toute chose.

Et, en matière de politique intérieure, Périclès s'en est plutôt bien sorti. Mais, en revanche, dans ses relations avec les autres États, la clé de son action n'était pas la justice, l'égalité de tous devant la justice, comme c'était le cas en politique intérieure, mais le pouvoir ! Vous voyez ? Et, même sur le plan intérieur, certaines de ses politiques, par leur nature et leurs modalités, récompensaient les citoyens pour leur oisiveté et leur avarice. Mais, surtout en matière de politique étrangère, il semble avoir appliqué le principe selon lequel la justice consiste à faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis.

La justice consiste à faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis. Platon n'aurait pas accepté cela. Vous comprenez ? Non, car Périclès a mal utilisé sa puissante rhétorique.

Il aurait dû s'en servir pour inculquer la tempérance et la justice aux âmes et pour éradiquer toute notion d'injustice. Or, il ne l'a pas fait. Tout au long de sa carrière, il a oscillé entre la tradition du rhéteur relativiste et l'appel rationnel de ceux qui croient en une justice objective, ancrée dans la nature des choses.

Périclès. Oh, Platon critique les poètes. Homère.

Écoutez. Il n'a aucune expérience d'homme d'État ni de conseiller militaire, et pourtant il écrit sur tous ces sujets, se contentant de copier les autres. Il n'a aucun jugement personnel à formuler.

Homer. Voyez-vous, c'est une des raisons pour lesquelles il dit que l'art n'est qu'une copie. Homer s'est contenté de copier.

Un imitateur d'Homère. Mais il est particulièrement critique envers les sophistes. Voyez -vous ? Par leur rhétorique, ils recherchaient la richesse et le pouvoir.

Ils étaient incapables de faire une distinction significative entre le bien et le mal. Et, tout au long des écrits de Platon, on retrouve cette critique de la rhétorique sophistique. Oui.

La rhétorique des sophistes. Puis, l'analyse d'Aristote. Aristote aborde les erreurs des sophistes.

Et même en anglais, de nos jours, on a le mot sophisme. Un discours pompeux mais peu rationnel, c'est de la sophistique.